

entourer Napoléon, et le livrer à Moreau, à Bernadotte et à l'empereur Alexandre : une vigoureuse charge de la cavalerie alliée devait appuyer ce mouvement. Par cet audacieux coup de main, fomenté dans son sein, l'armée française décontenancée, privée de son général, rencontra deux chefs improvisés dans Moreau et dans Bernadotte, qui lui avaient laissé de brillants souvenirs, et dont la valeur était chère à son orgueil : les alliés, faisant la guerre à Napoléon et non à la France, s'arrêtaient, signaient une paix, dont les premières conditions auraient été la déchéance de l'ennemi commun, et la rentrée des Bourbons : les désastres de l'invasion de 1814 auraient été peut-être ainsi évités. Le boulet qui vint fracasser Moreau, presque au début de la bataille de Dresde, fit avorter ce plan en désorientant les alliés et les philadelphes. Combiné avec de tels éléments, on se fait facilement une idée de l'intérêt qu'offre le roman de Gabriel Ferry.

Le dernier des ouvrages qu'il ait écrit est un petit volume, deux récits seulement le composent : *Les Squatters*, tableau de la vie de ces rudes défricheurs de forêts de l'Amérique du Nord : pionniers de la civilisation dont la mission est de déblayer le terrain pour faire place aux villes. — Puis *La Clairière du bois des Hogues*, émouvant épisode des côtes de la mer.

Familier avec toutes les questions d'art, avec celles surtout qui touchent à la peinture, Gabriel Ferry rendit compte dans l'*Ordre*, du Salon de 1850-1851.

Il fit preuve d'un jugement sûr, et d'une critique éclairée : un grand nombre d'artistes, alors à leurs débuts, qui depuis ont conquis la célébrité ou la notoriété, y sont appréciés avec un tact qui ressemble à un pressentiment de l'avenir ¹.

III

La composition de ces divers ouvrages n'avait demandé guère plus de cinq ans à Gabriel Ferry, et nous l'avons dit, les lettres n'étaient pas son unique occupation : ceci donne la mesure de ce qu'il aurait pu faire, si la destinée avait été envers lui plus libérale d'années.

On était en 1851.

A cette époque les esprits étaient tournés vers l'émigration. L'Amérique et l'Algérie étaient devenues le but de tous ceux qui désespéraient de parvenir

¹ Voir l'*Ordre* des premiers mois de l'année 1851.

dans leur patrie. La découverte récente des mines de la Californie avait enflammé bien des imaginations de la fièvre d'or; que de déceptions ne tardèrent point à couronner tant de brillants rêves! Et combien de fois la plus horrible misère ne fut-elle pas l'unique salaire de ceux qui étaient partis sans autre ressource que l'espoir!

En France cependant on s'émut des souffrances qui attendaient les émigrants à leur arrivée sur la terre étrangère; on résolut de leur venir en aide! On doit encore se souvenir de cette grande loterie du lingot d'or organisée à cet effet en 1851, sous le patronage direct du gouvernement; le produit en était affecté aux émigrants; il devait servir à payer leur passage et à leur donner des moyens de subsistance à leur arrivée en Californie! La sollicitude fut poussée plus loin encore: un envoyé français, choisi par le gouvernement, devait être envoyé à l'avance à San-Francisco pour recevoir les émigrants, et veiller à ce que rien ne leur manquât jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé moyen de s'employer.

Cette mission était délicate; elle exigeait, en outre d'une grande sollicitude, la connaissance exacte des ressources du pays. Elle fut proposée à Gabriel Ferry, qui, quinze ans auparavant, avait visité la Californie alors presque déserte.

Il l'accepta; il l'accepta moins peut-être pour les avantages qui y étaient attachés que poussé par le désir de revoir une partie des pays qu'il avait parcourus avec enthousiasme dans sa jeunesse.

Ils sont ainsi faits ces esprits intrépides, même au milieu des affaires de la vie quotidienne l'image qui réside au fond de leur âme, est celle de leurs aventures, de leurs pérégrinations passées. Le souvenir les en poursuit sans cesse; le mirage de l'imagination leur retrace en traits de feu les scènes dont autrefois ils ont été témoins, et l'enthousiasme dont ils étaient animés.

Ne leur parlez pas des fatigues, des privations, des dangers; ils secoueront la tête avec dédain: de telles considérations ne sauraient éteindre leurs aspirations.

Gabriel Ferry partit pour se rendre à son poste le 29 décembre 1851. — Le 2 janvier 1852, il s'embarquait à Southampton, à bord de l'*Amazon*, magnifique paquebot de la compagnie anglaise qui se rendait à San-Francisco par la voie de Panama. — Une foule considérable de passagers prenait également place à bord; tous étaient animés de l'espoir d'une traversée rapide et d'une heureuse navigation..... 48 heures se sont à peine écoulées, on est dans la nuit du 3 au 4 janvier, l'*Amazon* vient de perdre de-

puis peu la vue des côtes de l'Angleterre : elle est environ à vingt lieues nord-ouest des îles Sorlingues. Tous les passagers sont plongés dans le sommeil ; soudain les cloches d'alarme retentissent, et les réveillent du son de leurs lugubres éclats. Tous se lèvent avec la précipitation de la crainte : une fumée intense qui pénètre déjà dans l'intérieur du navire, les rumeurs, les cris confus qui éclatent au-dessus de leur tête, redoublent leur anxiété. Arrivés tumultueusement sur le pont, le spectacle qui se déroule à leurs regards, achève de les glacer de terreur.

Toute la partie supérieure de l'*Amazone*, depuis la poupe jusqu'aux roues, était la proie du feu ; les flammes sortaient en nombreuses langues flamboyantes des sabords et de toutes les issues intérieures avec une impétuosité augmentée encore par un vent du nord fortement prononcé ; et vraisemblablement l'incendie, aidé de ce fatal auxiliaire, allait gagner l'autre moitié du navire restée intacte. Qu'est-ce qui avait produit ce désastre ? Fut-il l'effet d'une imprudence ou d'une inconcevable fatalité ? On ne le sut jamais. Des pompes destinées à éteindre l'embrassement sont rapidement mises en jeu ; les matelots, les passagers les desservent avec l'ardeur du désespoir : il semble qu'il soit si aisé de devenir maître du feu au milieu de l'eau ! eh bien, vains efforts ! Le feu qui

dévore l'*Amazone* semble être le feu grégeois ; l'eau qui jaillit sans relâche est impuissante ; la flamme gagne à chaque instant de l'espace : bientôt même sous l'impulsion de ce vent d'hiver qui active l'incendie la mer s'enfle, les lames grossissent et viennent imprimer de fatales oscillations au navire embrasé !

Les pompes inutiles sont abandonnées. La terreur un instant comprimée revient plus intense que jamais au cœur de ces infortunés. — Tout moyen de sauvetage leur semble refusé !

Attendront-ils que cet immense embrasement au milieu de l'Océan porte un signal de détresse à une voile secourable ? Leurs yeux interrogent vainement l'horizon noir : pas une lueur, pas un fanal n'annonce la présence d'un navire quelconque dans ces parages. D'ailleurs leur esprit n'est pas si troublé qu'ils n'aperçoivent pas un autre danger plus formidable, plus pressant encore que le feu : la flamme qui étreint déjà l'*Amazone* de toutes parts, va gagner la sainte-barbe ; le magasin à poudre peut faire explosion d'un instant à l'autre. Pour conjurer ce nouveau danger dont l'imminence n'échappe à personne ; quelques-uns veulent descendre noyer le salpêtre, mais de l'intérieur du navire sort maintenant comme de la bouche d'un volcan une fumée noire et épaisse qui défend le passage sous peine d'asphyxie instantanée.

La mort est donc partout !

Une fatalité inouïe a rassemblé sur un espace de quelques pieds carrés tous les moyens de destruction : le feu, l'eau, les ténèbres, l'explosion de la poudre semblent se disputer une poignée d'infortunés. — Ne voyez-vous pas là un tableau comme en eût rêvé l'imagination du Dante ? Ne vous semble-t-il pas que la scène se passe sur quelque lac de soufre de l'enfer ? Jamais la douleur ne fut empreinte d'une façon plus terrible sur des figures humaines ; la poésie du désespoir ne peut aller plus loin. Rien ne manque au tableau, car ici comme dans quelques-unes des compositions du poète florentin, il y a une figure, qui au milieu de ces physionomies décomposées par les vertiges de la terreur, semble être l'idéal de la résignation, de la soumission stoïque à la fatalité qui l'accable sans l'émouvoir ¹.

Réveillé comme les autres passagers par le son des cloches d'alarme, Gabriel Ferry était monté sur le pont de l'*Amazonie* ; mais avec ce coup d'œil exercé du voyageur qui s'est déjà trouvé maintes fois dans des circonstances pressantes, il embrassa l'étendue du péril, vit bientôt les circonstances qui le compliquaient, comprit qu'il n'y avait là aucune chance de

¹ Voir à cet égard tous les journaux, principalement le *Journal des Débats* du commencement de janvier 1852.

salut. Admirable privilège d'une âme stoïque, maîtrisant les angoisses morales et physiques qui assiègent la créature humaine en présence de la mort ! Cette découverte n'arrache à cet homme aucun signe de terreur ; pas une contraction ne vient altérer son visage. Il ramène sur sa poitrine son manteau agité par le vent, s'appuie contre le bordage, regarde impassible l'incendie qui rugit autour de lui.

A celui qui avait vu le désert, qui avait été témoin de tant de scènes étranges, la destinée réservait pour scène dernière un embrasement sur l'Océan pendant les ténèbres, sans autre issue qu'une mort terrible !

Deux heures après le commencement de l'incendie, l'*Amazonie* présentait un aspect qui défie toute description ; ce n'était plus qu'un gigantesque bûcher : les cheminées, les cordages, tout le gréement supérieur étaient tombés, et les flammes qui maintenant s'élevaient partout avec la même intensité, fermaient presque tout passage.

Alors chez quelques-uns la terreur se changea en vertige ; on en vit chercher dans une mort immédiate le terme de leurs angoisses : un passager et sa femme se prirent par la main et se précipitèrent dans l'intérieur du navire embrasé.

On résolut enfin une tentative désespérée : l'*Amazonie* portait à son bord trois chaloupes de réserve,

le capitaine annonça que ses matelots allaient les mettre à la mer, qu'elles tâcheraient de gagner la côte avec tout ce qu'elles pourraient contenir de monde.

On était éloigné de la terre la plus voisine de vingt-cinq ou trente lieues, il faisait nuit, et la mer était orageuse, c'était moins une espérance de sauvetage que l'alternative d'une mort moins horrible.

Une première chaloupe est mise à flot; une multitude haletante, sans songer aux dangers de cet empressement, sans écouter les représentations du capitaine, l'envahit avec confusion, et s'y cramponne. Quelques coups de rames ont à peine fait mouvoir cette embarcation qui enfonce déjà sous le poids de son chargement, qu'une vague formidable, accourant du large, bondit sur sa proie avec l'impétuosité d'une décharge d'artillerie et la submerge complètement. La seconde chaloupe eut le même sort, à la suite de mêmes circonstances.

Du sein des flots s'élevèrent alors de suprêmes cris de désespoir, et la réverbération sanglante du navire embrasé éclaira de lamentables agonies.

Restait une troisième embarcation; ces deux désastres successifs rendirent quelque prudence: on décida que vingt passagers seulement y prendraient place. Ceux qui préféraient aux conséquences de l'incendie l'éventualité d'une fuite au hasard pendant la

nuit sur une mer orageuse, descendirent dans la chaloupe.

Au moment d'y entrer, un négociant qui se rendait à San-Francisco, M. Barrincon, se retournant vers Gabriel Ferry, alors près de lui, et dont on connaissait la qualité d'envoyé français.

— Venez-vous avec nous? lui dit-il.

— *Mourir pour mourir je préfère rester ici*, répondit Gabriel Ferry avec cette sérénité qui ne l'avait pas un instant abandonné. Le capitaine, qui passait là, joignit, mais en vain, ses pressantes instances à celles de M. Barrincon¹.

Enfin cette dernière barque s'éloigna, retentissant des sanglots d'une malheureuse Irlandaise qui portait dans ses bras un enfant en bas âge, et dont le mari venait de se perdre dans le désastre des deux chaloupes. Elle avait déjà fait une lieue au hasard, dans la nuit. L'*Amazone* embrasée ne lui apparaissait plus dans le lointain que comme le fanal d'un navire qui cingle la mer pendant les ténèbres. Tout à coup vers cinq heures du matin un bruit égal à un roulement de tonnerre, interrompit le silence de l'immensité;

¹ M. Barrincon a écrit dans *le Journal des Débats* du 7 janvier 1852, une relation de l'incendie de l'*Amazone*, où il parle de Gabriel Ferry, où aussi il rapporte la réponse qu'il fit à sa demande.

le voile d'obscurité qui pesait sur l'horizon se déchira, la surface de l'Océan s'illumina comme par l'effet d'une aurore boréale, puis bientôt tout retomba dans la nuit : l'*Amazone* venait de sauter avec le reste de ses passagers. . . ¹

¹ Les vingt passagers montés dans cette troisième barque de l'*Amazone* voguèrent à l'aventure pendant plusieurs heures encore; ils furent enfin rencontrés par la galiotte hollandaise *La Gertrudica* qui les recueillit à son bord et les ramena aussitôt à Brest.

EXPÉDITION DE MINA

AU MEXIQUE.